

Tchicaya U Tam'si

Tchicaya U Tam'Si (*) poète et romancier congolais vivant à Paris a, lors de l'un de ses voyages en République Populaire du Congo, répondu au cours d'un « Face à face » aux questions d'un public nombreux. Il a bien voulu que nous reprenions ci-dessous quelques-uns des thèmes qu'il a exposés.

un chant à la mesure de chaque espoir

Je crois intimement, viscéralement, que nous sommes l'espoir du monde de demain, l'espoir du monde d'aujourd'hui, qu'il ne tiendra qu'à nous que cela soit une réalité. Pourquoi est-ce que je crois cela ? Simplement en observant. Notre pays, notre continent, fait partie de ce que l'on appelle le tiers monde, le monde nouveau, le monde neuf. Si l'espoir n'appartient pas à la jeunesse, à qui pourrait-il appartenir ? Aux vieillards, il est promis la tombe à échéance, à la jeunesse, il est permis d'espérer. Il n'est que d'observer la place de ce continent sur toutes les planisphères, l'Afrique est au pied de l'Europe, à l'Ouest de l'Asie, à l'Est de l'Amérique. C'est là une situation stratégique extraordinaire, qui fait que nécessairement l'Afrique aura une présence de plus en plus grande dans les siècles à venir, et même actuellement. Et lorsque les politiciens parlent du nouvel ordre économique, du dialogue Nord-Sud, ils veulent dire qu'il y a lieu maintenant qu'une autre voix vienne du Sud, et que, de cette voix, vienne l'espoir.

« l'écriture est une manière d'être »

Je voudrais faire une allusion au critique français du XIX^e siècle, Sainte-Beuve, qui dit : « Le style, c'est l'homme ». Il y a un parallèle à

faire entre les deux phrases. Nous nous reconnaissons par ce que nous sommes, et nous devons aussi nous reconnaître par ce que nous disons et ce que nous faisons. Bien sûr, un écrivain doit se reconnaître aussi par son écriture, par sa démarche intellectuelle. Prosaiquement, voilà la réponse. L'écrivain doit se reconnaître totalement dans ce qu'il écrit, autrement, il a très peu de chances de communiquer à autrui ce qu'il est. Si j'écris que je suis le frère de l'homme, il faut vraiment que je sois viscéralement ce frère-là, et que cela apparaisse clairement dans mon écriture.

qu'est-ce que la poésie africaine ?

Poser la question de la poésie africaine, c'est ramener l'Afrique à un village. L'Afrique est un continent qui a plusieurs langues d'emprunt, français, anglais, espagnol, portugais. J'avoue mon ignorance de la poésie africaine. Ce n'est pas une dérobade, je ne suis pas un spécialiste, un critique, je suis un créateur. Je serais plus à l'aise pour parler de poésie en général. En ce qui concerne la poésie africaine, il y a celle illustrée par la première « anthologie nègre et malgache », préfacée et présentée par L.S. Senghor. Qu'est-elle ? C'est une poésie de défense et d'illustration, pour reprendre un mot d'ordre déjà fort ancien, puisque c'était celui de du Bellay et de Ronsard au XVI^e siècle. C'est une poésie de défense, d'illustration et de protestation aussi. Elle veut dire qu'il n'y a pas de vide africain sur le plan de la créativité, de la poésie. Elle est de protestation, parce qu'elle est éminemment politique et engagée, du moins culturellement engagée, et qu'elle veut en faire la démonstration. Elle est placée sous la bannière de la Négritude. La Négritude, Senghor

l'a définie sommairement de la façon suivante : « Les valeurs propres aux Nègres ». C'est pour cela qu'elle se veut illustrative. Je parle là des années 1955-1960. Je crois que depuis, il y a eu une poésie moins combattive, moins combattante, moins militante, moins engagée dans le sens d'une défense, d'une illustration ou d'une protestation, une poésie qui tend à rejoindre ce que la poésie est communément, c'est-à-dire le plus près possible de l'être, de l'homme. Elle est une ouverture à une émotion, et non à un monde extérieur de combat. Il y a aussi une poésie africaine qui ne passe pas dans les langues d'emprunt, mais qui passe par le paysage, l'environnement, à la veillée quand nous sommes au village, dans les bars de Poto-Poto, de Baccongo. C'est celle de Kambasele, de Vicky Longomba, et la liste est longue. C'est une poésie plus près du quotidien, l'ouverture à une émotion plutôt qu'à un combat politique. La poésie africaine est un domaine assez vaste que sans doute seuls les spécialistes peuvent appréhender, et là je ne fais que livrer un sentiment personnel.

la place de la poésie africaine dans le concert des nations

Quelle est la place de la poésie congolaise dans la Nation ? Il me semble que les poètes congolais ne sont pas lus dans leur pays. Pourquoi ? Parce que leurs poèmes ne sont pas publiés. La même réponse pourrait être faite au niveau de la poésie africaine, car cette situation n'est pas propre au Congo. Il y a une éclosion littéraire en Afrique, qui ne trouve pas de débouchés sur place. On a commencé à étudier la littérature africaine dans les universités américaines avant qu'elle ne le soit en Afrique. On

pense qu'à travers cette littérature, sera perçu le monde africain. Les nombreuses thèses faites sur les auteurs africains le montrent. Cette curiosité existe peu en Afrique même.

la poésie de Tchicaya U Tam'Si

Qu'est-ce que la poésie pour moi ? Ce n'est pas une introspection, plutôt une sorte de questionnement permanent, inquiétant, parce que je pense que la vie est un étrange mystère, et qu'il convient de l'interroger. Il me semble que l'être, l'homme, le corps physique habité d'une âme, est une chose tellement complexe qu'il est important de chercher à savoir où le situer dans le monde dans l'imaginaire d'aujourd'hui. Ce n'est pas une quête seulement stylistique mais aussi éthique, c'est une quête du savoir-vivre. Ceux qui m'ont lu savent que le premier mot de mon premier livre publié est une interrogation : « Comment vivre ? ». C'est la question qui me hante. Comment vivre à l'épicentre des confrontations de ce monde ? C'est une question qui me paraît essentielle, et j'essaie de l'élucider. Pour moi, c'est cela la poésie, c'est cela mon monde de l'imaginaire, de la créativité.

On a dit et on répète que je suis hermétique. On a prétendu que je suis un disciple de Mallarmé. Dès la sortie de mon premier livre « **Le mauvais sang** », alors que je n'avais pas lu un seul de ses vers avant de publier mon recueil. Hermétique, cela signifie quoi ? Fermé, j'écris pour des initiés, non... Celui qui me trouve hermétique, ne sait pas lire la poésie, ou a une approche de la poésie surannée, peut-être trop scolaire. Mon lecteur a subi, comme moi, cette acculturation dont on ne parle plus maintenant. Il veut à tout prix, chaque fois qu'un mot est prononcé, voir au-delà du sens immédiat qui lui est proposé. Quand je pose la question : « Comment vivre ? » et qu'on ne me comprend pas, je trouve que c'est inquiétant. Si on ne se pose soi-même la question « Comment vivre ? », on ne peut pas comprendre que je la pose, mais dire qu'elle est hermétique me paraît irrecevable. Le tort n'est pas au lecteur, mais à ceux qui lui ont

appris à lire la poésie. Un texte doit être perçu dans sa globalité et dans ses significations les plus intimes. Un poème n'est ni une leçon de choses, ni une leçon de géographie, c'est un dialogue intérieur qui n'est possible que dans un certain champ culturel. Prenons un exemple. Dans « Feu de brousse », quand j'écris : « Si tu veux être ma chérie, achète-moi du pain, du café, une bouteille de bière, et tu seras ma chérie », qu'ai-je fait là ? Je n'ai fait qu'une traduction. Si l'on trouve cela hermétique, c'est inquiétant. M'accuser d'hermétisme, c'est presque vouloir me censurer. Si on a une lecture littérale de ce que j'écris, on comprend ce que je dis. Si on me lit en partant du principe que c'est hermétique, on ne rentrera pas dans ce que je dis. Quelle est cette paresse qui fait que le lecteur ne puisse pas se battre avec quelques signes sur une page de papier ? Moi c'est, avec une feuille blanche que je me bats : les choses que j'ai à dire ne viennent pas si facilement ! Pourquoi faut-il que ce soit du tout donné ? C'est une attitude d'assisté que je rencontre malheureusement très souvent dans tous les domaines en Afrique. On ne va à la conquête de rien, il faut que tout soit donné. Il y a une conquête à faire sur la page d'un livre, si ce combat est bien mené, il en restera quelque chose. Je suis peut-être un homme difficile à comprendre, mais je n'y peux rien. J'essaie d'utiliser à bon escient ce que je connais de la poésie traditionnelle, de la tradition orale. C'est une chose populaire qui appartient à tout le monde, alors je l'intègre à moi. Je l'utilise à mesure que je veux créer un nouvel imaginaire, une terre nouvelle où intégrer tous les éléments synchrétiques qui sont rapportés là. Est-ce que les autres le font ? Cela n'a pas d'importance. Être acculturé, au meilleur sens du mot, c'est vivre pleinement ce synchrétisme. Il y a ce qui me vient de la tradition et ce qui me vient de la langue que j'emprunte — qui font ma « densité » qu'on appelle hermétique. Mais peut-être n'est-on pas aussi acculturé que moi. De cette manière là, ma poésie est comme le fleuve Congo, qui charrie autant de cadavres que de jacinthes d'eau. Je crois que je suis un peu romantique, un peu élégiaque, un peu épique. Il y a un peu de tout cela selon ce que j'écris, selon l'esprit dans lequel

j'écris. Ceci est à l'appréciation de chacun, je laisse dire aux critiques tout ce qu'ils veulent. Je ne suis ni de la tradition, ni du modernisme, j'essaie de trouver les points de convergence, car nous sommes dans un temps de rencontre.

la négritude

On m'a souvent posé la question suivante : « Pensez-vous que les écrivains de la Négritude ont contribué à la décolonisation de l'Afrique ? » Cela m'a surpris, et je réponds : « En fait, c'est raté, parce que l'Afrique a été mal décolonisée ». Si vraiment le propos de la littérature africaine est de décoloniser l'Afrique, c'est raté. Je crois qu'un livre ne peut avoir une telle prétention. Les grands livres ne manquent pas, la Bible est un grand livre, le « Capital » de Marx est un grand livre, mais la misère existe toujours, alors il ne faut pas demander à l'écrivain ce qu'il ne peut pas faire, il ne peut pas changer le monde.

Il y a un proverbe vili qui dit : « Le cancrelat va se plaindre d'une poule au tribunal des poules ». Je le cite en exergue à un de mes romans, « Les cancrelats ». C'est de la dérision. Il y a dérision de croire que ton oppresseur te fera grâce contre ses propres intérêts. C'est qu'il m'est apparu dès que j'ai commencé à écrire, que je n'avais pas à démontrer que j'étais aussi bien qu'un Blanc ou qu'un Jaune. Ce qui m'était le plus essentiel, c'était d'être présent au monde, et non pas sous la bannière d'une quête orphique comme celle de la Négritude. J'ai repoussé la Négritude, dès que j'ai commencé à écrire, et pour heurter les sensibilités « pro-négritudiniennes », j'avais voulu donner à mon premier recueil un titre italien : « Quasi una fantasia », « Presque une fantaisie », que j'ai emprunté à une sonate de Beethoven. Je me disais : « Je suis homme, je prends mon bien où je le trouve ». Je voulais vraiment m'opposer à la Négritude, et lorsque tout le monde parlait de la belle Afrique, des valeurs propres aux nègres que je ne voyais pas et que je ne vois toujours pas, c'est alors que j'ai dit : « Comment vivre ? ». Car on n'ignorait pas que les nègres, en Louisiane et sur ce continent, étaient traqués

en tant qu'êtres humains, qu'ils ne savaient pas comment vivre, et qu'ils étaient à la recherche d'une issue. J'étais et je reste anti-Négritude, et la Négritude a fait beaucoup plus de tort à la littérature africaine qu'on ne le pense, car elle a stérilisé beaucoup de sensibilités. Elle a été une forme d'impérialisme et de fascisme. Se contenter de crier : « Je suis nègre », ne faisait pas tomber le pain ou le manioc dans la gamelle, et cela ne résolvait aucun problème des gens du Zimbabwe et de l'Afrique du Sud, précisément parce qu'ils sont nègres et qu'on ne veut pas leur faire de place. Il y avait d'autres combats à mener que celui de s'afficher dans les salons parisiens en disant que l'on était nègre, même bon teint. Moi, je ne prenais pas ma peau pour de la bonne ébonite, ni pour une peau de tam-tam. Mon propos était d'allumer, comme mes ancêtres le faisaient ici, un feu de brousse pour que disparaissent les mauvais démons. Si j'avais eu à l'époque, dès 1957-58, 40 000 ou 50 000 lecteurs dans ce pays qui m'aient entendu, nous aurions tous allumé un vaste feu de brousse qui nous aurait débarrassés de tant de monstres et de tant de turpitudes ! Sans laisser une seule chance au néo-colonialisme de reprendre pied sur ce sol. Voilà mon propos. Mais ai-je été entendu ? Henri Lopès, dans son dernier livre, note, citant des vers de « Feu de Brousse » : « un jour il faudra se prendre... », que ce jour n'est pas encore arrivé... Hélas ! C'est dire que je n'ai pas été entendu. J'ai dit aussi : « Je vends la Négritude cent sous le quatrain », c'est ce que font beaucoup de gens, ils se prostituent, et moi, je refuse la prostitution.

littérature et politique

Je m'interdis d'indiquer des directions à suivre. C'est le fait des hommes politiques. Je suis un écrivain, je ne suis pas un homme de certitudes. Le doute m'habite. Je m'interroge. Je me refuse à fournir à qui que ce soit un catalogue de préceptes, pour dire ce que doit être la poésie, le roman, le théâtre. Je pense que le temps est fini d'un certain fascisme du type : « L'écrivain doit travailler de telle ou



telle manière ». Il n'y a pas de directives à donner à l'écrivain, il doit jouir d'une entière liberté dans sa création. On a tendance à croire que la liberté est un luxe sur ce continent — surprenant. Il fallait se libérer du colonialisme — conquête de la liberté, puis après cette conquête s'entendre dire que la liberté est bourgeoise occidentale — et donc foin de la liberté — et de rétablir une sorte de régime de l'indigénat assorti de tous les interdits. Eh bien non.

J'ai parfois pu donner l'impression que le poète doit être marginalisé. C'est peu me connaître. Je me souviens avoir dit à Marc Rombauld (**) au cours d'une interview : « Ma poésie est une politique ». Pour moi, c'est une façon d'être un citoyen, c'est-à-dire un homme de la cité. Je ne me situe pas en tant que poète à l'écart du monde. L'écrivain n'est pas un curé, il n'est pas un homme politique. L'homme politique travaille dans la contingence, pas l'écri-

vain. Je ne suis pas un curé, je ne prêche pas. A la limite, je n'ai pas de message à donner à qui que ce soit. Je laisse à chacun le droit de trouver ce qu'il veut dans mes livres. Vivre une liberté, c'est vivre un esprit de tolérance, chose que les faiseurs de mots d'ordre n'ont pas à l'esprit. Il faut marcher au pas, je refuse de marcher au pas. Cela signifie que je demande à chacun de dire non. Quand un peuple sait dire non, il peut dire oui à de grandes choses. Quand il dit oui comme un automate, il n'a rien à faire dans ce bas monde, si ce n'est d'être exploité. Si je dis que ma poésie est une politique, elle est cette politique-là, la politique du non qui prépare à un consentement beaucoup plus total, un engagement total plutôt qu'un engagement superficiel né d'un enthousiasme de circonstance.

La littérature procède d'autres choses que de mots d'ordre politiques. Le cheminement d'une œuvre littéraire est une chose tellement mystérieuse, que penser que l'on va transformer la vie de tous ses compatriotes par ce moyen est vraiment abusif. Combien de gens m'auront lu avant que je rejoigne mes pères, pour que je puisse dire que j'ai écrit le livre que tout le monde a lu, et qui aura tout transformé ? Je ne suis pas Mao Tse Toung. Lui peut écrire le livre rouge et obliger des millions et des millions de gens à le lire. Quitte à se faire jeter aux poubelles de l'histoire ! Je n'ai aucun moyen de contrainte pour pouvoir obliger chacun à lire mes livres. Je ne peux pas faire un livre rouge. Donc même si j'avais l'outrecuidance de dire : « Dans ce livre là, il y a la panacée à tous nos maux », je n'ai aucun moyen pour vous contraindre à le lire. De toutes façons, même si j'avais ce moyen, je ne l'utiliserais pas, parce que je suis viscéralement démocrate, et parce que je respecte ce que vous êtes. Si ce livre ne vous plaît pas, je n'y peux rien. Je ne propose pas la panacée, je cherche à comprendre « Comment vivre ? », et vous pourrez peut-être chercher aussi en me lisant. Je serais malhonnête si je disais que j'ai une part quelconque à votre destin. La littérature a d'autres cheminements vers l'homme que la contrainte politique. La littérature contient tout, la politique, la sociologie, l'ethnographie.

Elle contient tout l'homme, et c'est pourquoi elle ne peut pas être sectorielle et se contenter de la reproduction de mots d'ordre ou de directives. Il y a une littérature ad hoc, mais pas celle-là. Celle-là fera peut-être la révolution sans qu'on le sache. Le livre a un cheminement propre dans le temps que la censure d'un parti ne peut empêcher. Dans mes pièces de théâtre, **Le Zulu**, **Nikkon Nikku**, je m'interroge sur des problèmes qui m'intéressent et qui peuvent intéresser d'autres personnes.

L'écrivain doit être un homme libre, tout homme doit être libre. La seule certitude que j'ai, c'est que si nous savons ne pas céder notre part de décision dans notre vie de tous les jours, nous nous en sortirons. Il ne faut pas que nous cédions un pouce de notre capacité de décider de notre vie. La déléguer à quelqu'un d'autre sans pouvoir de contrôle, c'est nous condamner à mort, nécessairement. C'est ce que je dis dans mes livres, et c'est peut-être pour cela que l'on s'acharne depuis vingt-cinq ans à dire que je suis hermétique. Je proclame le droit à la diversité des dires, car c'est dans la diversité des dires que

nous pouvons être riches. Tout le projet colonial a été un projet assimilationniste, il fallait que nous devenions tous français. Or, le projet actuel du monde contemporain, c'est le respect de la différence, le respect des cultures. Hier nous étions des sauvages; aujourd'hui on découvre que nous sommes civilisés. « Civilisés » signifie quoi? Que des gens savent vivre dans une société. J'essaie de savoir dans mes

livres pourquoi les relations de civilisation à civilisation sont si difficiles, comme d'être à être. Dans le monde entier, on tue au nom de n'importe quoi, et en homme de culture, je dis : « Place à l'homme ».

(*) *U Tam'Si : qui parle de son pays.*

(**) *Spécialiste de littérature africaine et journaliste belge. Cf Rpc n° 33, « Regard sur la littérature africaine 2 », janvier-février 1978.*

Poésie

1955 - **Le mauvais sang** (*Caractères*).

1957 - **Feu de brousse** (*Hautefeuille*). Réédition Éditions L'Harmattan, Paris.

1957 - **A triche cœur** (*P.J. Oswald*)

1962 - **Épitome** (*P.J. Oswald*), 2^e édition, 1970.

1970 - **L'arc musical** (*P.J. Oswald*), 1970.

1964 - **Le ventre**, suivi de **Le pain ou La cendre** (*Présence Africaine*), réédition 1978, Paris.

1978 - **La veste d'intérieur**, suivi de **Notes de veille** (*Éditions Nubia*), 1978, Paris.

Théâtre

1978 - **Le zulu**, suivi de **Kwene le fondateur** (*Éditions Nubia*), 1978, Paris.

1979 - **Le destin glorieux du maréchal Nnikon Nniku, prince qu'on sort** (*Présence Africaine*), 1979, Paris.

Prose

1979 - **Légendes africaines**, *Anthologie* (*Éditions Seghers*), réédition, 1979.

1980 - **Les cancrelats**, *Roman* (*Éditions Albin Michel*), 1980.

1980 - **La main sèche** (*Nouvelles*) (*Éditions Robert Laffont*), 1980.

1982 - **Les méduses**, *Roman* (*A paraître aux Éditions Albin Michel*), 1982.

Édouard Glissant

Édouard Glissant, poète et romancier, né à Sainte-Marie (Martinique) le 21 septembre 1928, est actuellement rédacteur en chef du *Courrier de l'Unesco*. Ses œuvres principales sont : « **La lézarde** » (Prix Renaudot, 1958), « **Le quatrième siècle** » (Prix International Charles Veillon, 1965), « **Les Indes** », « **L'Intention Poétique** ». Parmi ses dernières publications « **La case du Commandeur** » (roman) et « **Le discours antillais** » (1).

Édouard Glissant, vous êtes auteur du très beau livre « **Le discours antillais** », qu'on ne se sent guère l'envie de découper afin de l'analyser. Dans cet ouvrage, vous cherchez à éclaircir comment une société assimilée à une autre, en l'occurrence la Martinique, peut se bâtir une culture originale. Reprenons simplement quelques-unes de vos expressions pour donner à ceux qui ne l'ont pas encore fait, le désir de vous lire. Pouvez-vous nous les commenter?

perte de la mémoire collective d'un peuple et dépossession

Il y a plusieurs commentaires possibles. Tout d'abord, les Antilles sont un pays où l'histoire commence, en principe, avec la découverte. C'est un paradoxe. On dit toujours que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, et, quand on dit cela, on signifie qu'avant Chris-

(1) *Le Seuil*, Paris, 1981.